

## CHAPITRE XLIX.

Marseille. — Son jardin zoologique.

Il est impossible d'être plus honnête que les agents de la douane à Marseille; mais, en vérité, je ne puis pas dire qu'ils soient expéditifs. Arrivé à onze heures, ce ne fut qu'à trois heures que je fus quitte des formalités. Je m'étais plus d'une fois impatienté de l'octroi de Paris, qui m'avait retenu trois quarts-d'heure pour visiter une valise de trente kilos, et comme c'était précisément la même, ma mauvaise humeur aurait pu augmenter des deux tiers; mais je la contins, me réservant d'en parler à mon excellent ami M. Marcotte, le directeur des douanes, ce que je fis en effet, non pour moi qui, d'un mot, aurais pu m'exempter de cet ennui, mais pour les voyageurs à venir.

Je descendis à l'hôtel des Colonies, où je trouvai un restaurant établi autour d'une cour ayant sa fontaine au milieu avec son jet d'eau. Cette réminiscence de

l'Espagne et de l'Algérie me fit plaisir, mais un vent piquant qui circulait dans les galeries m'en fit moins.

A une table voisine de la mienne, était un groupe d'officiers avec qui j'avais fait la traversée : ce n'étaient plus les mêmes hommes. Pendant quarante-huit heures je les avais vus demi-pâmés, étendus sur le pont, luttant contre le mal et jurant que, fût-ce même pour devenir général, ils ne mettraient plus le pied sur un navire. Maintenant allègres et dispos, ils n'eussent pas hésité une minute à traverser l'Océan pour passer capitaine.

Ils étaient servis par leurs domestiques. L'un d'eux était une espèce de jocrisse, Arabe ou Kabyle, que j'avais déjà remarqué, à cause de sa drôle de mine ; son maître l'avait nommé Fanfan Siroco. Ce garçon qui pouvait avoir dix-huit ans, né et élevé dans les montagnes, n'en était sorti que pour traverser Alger et s'embarquer. N'ayant aucune idée de l'Europe et de ses usages, on peut juger de quels yeux il regardait ce qui l'entourait, notamment les dames, dont il y avait bon nombre et même d'assez gaies.

Après le dîner, je voulais aller à l'Opéra, mais il y avait relâche ; je vais au Gymnase. On y donne une pièce intitulée : *la Noce de Venise*, où figure une danse bohémienne tant soit peu échevelée. Les acteurs et les actrices sont médiocres, néanmoins on leur jette des bouquets, les plus volumineux que j'aie vus. Sous ces redoutables projectiles, je crains toujours qu'on ne brise quelque tête. Marseille, même dans ses amitiés, se tient rarement dans la mesure du rationnel, et ses baisers ressemblent à ceux de l'ours. Je me souviens, entre autres, de son engouement pour certains missionnaires ou soi-disant tels, qui, sous la Restauration, prêchaient dans les rues montés sur des tréteaux, entourés d'une foule immense. Quand la populace était satisfaite du

sermon, ce qui arrivait d'ordinaire s'il avait été prononcé en provençal, elle empoignait le prédicateur, qu'il le voulût ou non; elle le portait en triomphe et processionnellement par la ville en chantant des cantiques, comme elle l'eût fait d'une châsse ou d'une image de saint. Ces ovations duraient des heures, car on faisait stationner le malheureux triomphateur devant toutes les églises, souvent au grand soleil, sans plus se préoccuper de sa santé que s'il eût été de bois. Est-ce qu'un bienheureux peut être malade! Un jour ils laissèrent tomber leur orateur chéri, celui même qui prêchait en patois, et il fut grièvement contusionné. Il s'en fallut de peu qu'ils ne l'achevassent pour avoir ses reliques.

Le lendemain, en me levant, je vais au port et je prends un canot pour aller à mon ancien bain du Fareau. Je ne retrouve plus qu'une partie de cette plage et de ces rochers où je m'étais si souvent reposé. L'industrie envahit tout, et de ce lieu, jadis si calme, on a fait un atelier de construction, où les coups de marteau des charpentiers et des chevilleurs font un vacarme à assourdir.

Mon conducteur est un vieux matelot à la mine respectable. Son bateau, propre et bien meublé de coussins et de rideaux, sans oublier l'échelle de rigueur, est sa propriété: cependant il a de la peine à vivre. Il n'avait qu'une fille, il la maria à un jeune homme qui allait s'établir aux colonies. Il y resta quelques années et il y eut quatre enfants; mais n'y faisant pas ses affaires, il voulut revenir en France avec sa famille. Pendant la traversée, sa femme mourut, et il arriva à Marseille avec ses enfants, dont le plus âgé n'avait pas sept ans; il les conduisit chez son beau-père, qui se chargea de les garder jusqu'à ce qu'il eût de l'ouvrage. Il sortit pour en chercher; depuis il n'est plus revenu. Or, de cela il y a trois ans. — C'est probablement,

disait le brave homme, qu'il n'en a pas encore trouvé.— En attendant, le pauvre vieux a soigné les orphelins; il aurait pu les mettre à l'hôpital, il ne l'a pas voulu: il les a logés, il les a nourris. Aujourd'hui l'aîné commence à l'aider, et tant bien que mal il vivait. Cet homme, avec sa figure placide, aurait mieux personnifié la philosophie que tous les philosophes réunis.

Après le bain, je fis un excellent déjeuner de langouste, de coquillages et d'aubergines, auquel j'invitai le bonhomme, qui préféra une côtelette. Je ne connais pas de pays où la vie soit meilleure qu'à Marseille.

Quoique les affaires y soient prospères, on s'aperçoit, aux figures allongées et aux draps qu'on voit aux portes, que la ville est dans une crise douloureuse: le choléra y sévit cruellement et le nombre des décès s'y élève jusqu'à soixante par jour. Les réminiscences de peste sont plus pénibles qu'ailleurs dans cette cité si maltraitée à une époque qui n'est pas encore éloignée de nous.

On s'explique peu cette loi physique qui veut, qu'à certaines périodes, chaque espèce animale et végétale, et la race humaine comme les autres, soit décimée par un mal qui vient on ne sait comment, qui s'en va de même; mal qu'il serait probablement aussi impossible de faire naître et de propager quand l'heure n'en est pas venue, qu'il l'est de l'arrêter lorsque cette heure a sonné. La preuve, c'est que jamais quarantaine ni précaution quelconque n'a préservé un pays du choléra, et que le passage même d'une armée de cholériques n'a pu infecter celui où il ne devait pas naître.

Mais Dieu, ou la nature qui est sa main, ne détruit pas pour détruire; sous cette destruction apparente, il ne faut donc voir qu'une crise de la vie qui va repaître plus jeune et plus forte. Si ces pestes qui, depuis un temps immémorial, se renouvellent de siècle en siècle,

tendaient réellement à l'anéantissement des hommes, aujourd'hui il n'y en aurait plus, ou du moins le nombre en serait considérablement réduit; cependant rien ne nous indique cette diminution: la population a pu être déplacée, mais sans autre mal: depuis vingt-cinq ans que le choléra règne en Europe, non-seulement elle n'a pas décréu, mais elle est augmentée.

Membre de quelques sociétés savantes marseillaises, je vais faire visite à mes confrères et je finis par un ami, M. Marcotte. Nous allons ensemble voir le jardin zoologique; c'est un établissement nouveau, dont il est un des fondateurs.

Il est difficile de voir une plus belle situation que celle qu'on a choisie pour ce jardin: c'est un terrain tourmenté où l'on a planté des collines et creusé des étangs. Au moyen d'un choix d'expositions, et de travaux habilement combinés, on a obtenu le climat du nord à côté de celui du midi. Tel animal veut du soleil; tel autre, de l'air, de l'eau, de la fraîcheur. Marseille, par sa situation, est plus propre que Paris à l'acclimation des mammifères du midi; aussi y sont-ils plus beaux, plus vifs et mieux portants que ceux du Jardin-des-Plantes.

M. Marcotte venant souvent s'assurer des soins qu'on leur donne, ils le connaissent parfaitement. Rien n'était plus curieux que les bonds que faisait une jeune lionne à son approche; dans sa joie, elle s'élançait jusqu'au plafond de sa loge, aussi élevé que celui d'un appartement ordinaire. C'est alors que j'ai compris de quelle énorme distance cette bête peut atteindre sa proie. M. Marcotte passa sa main à travers les barreaux pour la caresser, ce qu'elle attendait impatiemment; comme une chatte favorite, elle baissait la tête pour l'engager à continuer. Un magnifique guépart, une hyène et deux

chacals témoignaient la même satisfaction et lui léchaient la main quand il la leur confiait. Celui qui me parut le plus intelligent et aussi le plus impressionné à l'aspect de M. Marcotte, fut un jeune éléphant. Comme il était libre dans son étable, il vint à lui, puis sur l'ordre qu'il lui en donna, il poussa deux cris en manière de vivat ou de salutation, présenta sa trompe, lui fit mille câlineries et enfin réclama un morceau de sucre qu'il savait qu'on lui apportait.

Un jeune lion de quinze mois et d'une taille remarquable était, ainsi que la lionne sa sœur, un don du général Péliissier. Près de la cage du lion était la chienne qui l'avait nourri; quoiqu'il lui montrât de l'amitié, on n'avait pas osé les mettre ensemble. J'ai su depuis que le maréchal Péliissier avait témoigné le désir que la réunion eût lieu, et que le lion avait accueilli la chienne avec de grandes démonstrations de joie.

M. Marcotte avait avec lui son fils âgé de six à sept ans, dont il se faisait souvent accompagner; ces animaux le reconnaissaient immédiatement et témoignaient le désir qu'il s'approchât de leur cage. Lorsque le père y consentait, sans lui permettre pourtant de les toucher, tous, et notamment la lionne et l'hyène, semblaient l'y inviter en lui faisant les agaceries qu'elles eussent fait à leurs propres petits.

Je pense qu'il n'est aucune créature que l'homme ne puisse apprivoiser; mais comme il en est de fantasques, d'irascibles, de jalouses, il ne faut donc pas trop s'y fier. Ce n'est probablement qu'après un grand nombre de générations et par une éducation successive qu'on est parvenu à ôter au chien et au chat leurs penchans féroces; encore renaissent-ils par instant. J'ai vu tel chien fort attaché à son maître et qui se serait fait tuer pour le défendre, lui montrer les dents et même le

mordre parce qu'il avait caressé un autre chien. La jalousie rend également furieux l'écureuil, le perroquet, le moineau franc, qui pincent de toute leur force l'animal ou l'être humain à qui la personne qu'ils aiment semble montrer de la prédilection. On peut juger par là combien ce sentiment, qui naît souvent sans qu'on s'en doute, devient redoutable dans un lion, un tigre, une hyène et autres grands carnassiers.

La vue, du jardin zoologique, s'étend sur la ville et la campagne; on a en face la montagne dite: *la Tête du géant*, et puis la mer. Tout ceci était éclairé par un beau soleil couchant, et je ne pouvais en rassasier mes yeux. Ce pays me rappelle bien des souvenirs: c'est là où, pour la première fois, j'avais compris la vie.

Dans une autre partie du jardin, nous voyons un dromadaire blanc, le plus beau que je connaisse. C'est un don du général Yousouf. Un rhinocéros énorme avait été acquis par la société; malheureusement il avait fallu le dépouiller de son plus bel ornement, en lui sciant une corne haute de soixante centimètres qui décorait très-bien son nez, mais dont il faisait un fort mauvais usage en démolissant sa cabine. Nous dirons, à sa décharge, qu'il avait bien quelque raison pour cela: il sentait sa position. C'est, pour les animaux, un cruel honneur que celui qui les admet dans un musée ou un jardin public pour y être en cage pendant leur vie et empaillés après leur mort. S'il existe dans quelque globe une espèce supérieure à l'homme, c'est le sort qu'elle nous réserverait si elle pénétrait sur la terre; à moins qu'elle ne nous trouvât commodes comme monture, ou d'agréable saveur comme aliment.

Au retour, M. Marcotte me fait voir le plan d'une promenade projetée, qui se terminerait par une belle cascade qu'on apercevrait des allées de Mailhan.

Parmi les curiosités nouvelles de Marseille, on m'avait engagé à visiter le café de l'Univers. Décoré de trophées et de médaillons de grande dimension, c'est un des beaux cafés qu'il y ait en France. La pièce principale a coûté six cent mille francs, mais les bénéfices de la première année ont couvert la moitié des frais. Cela s'explique en voyant le concours des amateurs : à quelque heure qu'on s'y présente, on a peine à y trouver place.

Un autre café, moins riche mais non moins curieux, est le café Turc. Les lambris sont en glace; le plafond l'est également, de sorte que tous ceux qui y circulent semblent, quand on regarde en haut, marcher la tête en bas. Cette bizarrerie et celle du vêtement des garçons, attirent aussi beaucoup d'étrangers.

A dîner, je voulus renouveler connaissance avec le mets provençal par excellence : la *bouillabез*; c'est tout simplement une soupe composée de bouillon, de tranches de pain et du poisson qui a servi à faire le bouillon. Ce plat, des plus simples et que tout matelot provençal sait faire, est excellent, mais sortez de la Provence, ou n'avez pas un cuisinier provençal, il ne sera plus bon. J'ai essayé dix fois d'en faire faire chez moi, sans qu'on pût réussir : peut-être aussi l'imagination est-elle là pour quelque chose.

Je voulais aller passer quelque temps au château du Castelet, près Tarascon, chez Madame de Crèvecœur, ma belle-sœur, que je désirais fort revoir ainsi que sa fille, ma pupille. Malheureusement elles étaient absentes; je me décidai donc à partir pour Paris dès le lendemain.



## CHAPITRE L.

### Départ de Marseille. — Route de Paris.

Après déjeuner, je prends la voie de fer. Les environs de Marseille sont pittoresques et bien cultivés. Le tunnel où l'on entre en quittant la ville, est un des plus longs que j'aie traversés.

A neuf heures et demie, nous sommes à la station d'Aix. Nous trouvons ensuite un bel étang entouré de collines et de plantations de mûriers et d'oliviers. Des salines, d'un sel blanc et brillant au soleil, font l'effet d'une plaine de neige.

Bientôt après nous rencontrons un autre étang, plus vaste que le premier. La campagne est toujours belle : des mûriers, des oliviers, peu de vignes, quelques pépinières d'orangers, des maisons partout : cette côte est charmante. Je ne sais si elle est aussi salubre : le voisinage des étangs l'est rarement.

Je n'avais pas vu ce pays depuis fort longtemps, il

a beaucoup gagné; il était mal cultivé alors, il l'est très-bien aujourd'hui.

Nous passons Arles, dont les clochers défilent devant nous comme des ombres. Voici Tarascon, que je reconnais à son beau pont. Je songe au Castelet, dont le choléra a chassé ma belle-sœur, qui craint non pour elle, mais pour sa fille. Un médecin qui vient de Marseille nous dit que, depuis deux mois, la moyenne des cholériques y est de cinquante à soixante par jour; le 28 septembre, on en avait compté soixante-cinq.

Nous traversons Avignon, dont les portefaix nous regardent de l'œil du vautour qui voit passer une volée de pigeons sans espoir de les atteindre.

Nous sommes toujours dans cette vallée du Rhône que j'avais plus d'une fois admirée, mais dans une autre saison et des circonstances bien différentes. Les impressions changent selon les temps, même quand les choses ne changent pas.

J'ai pour compagnons de wagon le docteur, une dame et un capitaine d'état-major, lequel en accompagne une autre d'une beauté et d'une distinction remarquables. Il a tant de petits soins pour elle qu'il est difficile de croire que c'est sa femme, à moins qu'ils ne soient de nouveaux mariés. C'est, d'ailleurs, un homme aimable et instruit; il me montre autant de prévenances que s'il me connaissait. Il a demeuré en Afrique, nous causons archéologie.

Nous traversons plusieurs grands lits de torrents sans eau. Ce sont probablement des affluents de la Durance, la hargneuse, la quinteuse, la dangereuse Durance. Bientôt nous rejoignons le Rhône et ses embranchements avec leurs jolies passerelles en fer.

Partout des maisons blanches, petites, mais propres. Ces campagnes font honneur à leurs habitants; elles

ne sont pas plus fertiles que bien d'autres, et pourtant pas un petit coin de terre qui ne soit productif. Pourquoi toute la France n'est-elle pas ainsi? C'est que tous les Français ne sont pas industriels ou que la routine lie les bras de ceux qui le sont.

A Orange, l'officier me fait remarquer l'arc-de-triomphe de Marius, que je n'avais pas revu depuis quarante ans.

Il est une heure et demie, nous continuons à suivre le Rhône. Les deux chaînes de collines entre lesquelles nous marchons et qui sont distantes de quatre à dix kilomètres, devaient être les anciennes rives du Rhône, et cette vallée aujourd'hui si fertile, le lit où roulaient ses eaux. C'était alors un redoutable voisin : quand cette masse liquide s'échappait de ses rives, malheur au pays. Tels étaient aussi le Rhin, le Danube et tous les fleuves européens, mais le temps et les hommes les ont resserrés dans leurs lits actuels, et si parfois encore ils sont destructeurs, c'est sur une moins grande échelle et à des époques moins rapprochées.

Quant aux rivières, beaucoup ont disparu ou ne sont plus que des ruisseaux qui disparaîtront à leur tour. Il viendra un temps où il faudra réparer ces pertes par des rivières artificielles. Je ne sais pas pourquoi l'on n'en fait pas dès aujourd'hui, puisqu'on le peut au moyen des puits artésiens et de la concentration des eaux pluviales, qu'on laisse dans bien des terrains et dans toutes les villes couler en pure perte, et même au grand dommage des propriétés. En creusant des lits et des lacs d'attente destinés à recevoir la surabondance de ces eaux, on pourrait prévenir des inondations et, par une habile répartition, faire servir à des irrigations, à des usines, à des bassins de pisciculture, à des bains, à des lavoirs, enfin à des usages utiles ce qui est souvent une cause de ruine et de mort. Les eaux font vivre

ou les eaux tuent, et la moitié de nos maladies pestilentielles naissent de leur stagnation. Nous avons fait de grandes découvertes, mais pour l'emploi rationnel des eaux et les précautions à prendre contre elles, nous sommes dans l'enfance. Avec le temps et l'argent perdus à façonner des jouets que nous avons nommés les grandes et les petites eaux, nous aurions pu créer des cascades et des chutes comparables à celles du Rhin et de Trollhata, ou des jets du volume et de la hauteur de la colonne de la place Vendôme. Mais il est temps encore; nous savons où est l'eau et nous avons pour nous aider à la mouvoir et à la dompter la vapeur et l'électricité. Tant de sociétés se forment pour propager des méthodes ou des inventions d'une utilité douteuse, qu'on pourrait bien en fonder une pour l'emploi des eaux et leur application à la navigation, à l'agriculture, à l'industrie, à l'hygiène, au luxe même. Est-il rien de plus utile qu'une fontaine et qu'un ruisseau dans une prairie, un champ, un jardin, une cour, une promenade? Toutes ces choses, une association, ayant les moyens convenables parce qu'elle en aurait fait sa spécialité, les exécuterait à un prix moitié moindre que ne pourrait le faire l'industrie privée.

Une telle entreprise, encouragée par le gouvernement et dirigée par d'habiles ingénieurs qui ne négligeraient pas l'emploi des eaux chaudes et thermales qu'on peut faire surgir d'un grand nombre de localités et distribuer au moyen de tuyaux suivant les voies ferrées et les rails eux-mêmes, cette entreprise, dis-je, pourrait en peu d'années changer la face de l'Europe et porter l'aisance là où n'existent que la stérilité, la misère et l'insalubrité.

Ajoutez que la société, en concentrant les eaux et desséchant ces marais, acquerrait des terres et aurait

la chance de découvrir des mines et des gisements de combustible, lignite, houille, tourbe, etc.

A deux heures, les collines s'élèvent, ce sont presque des montagnes, et pourtant elles sont cultivées jusqu'à la cime. Tous ces petits champs, de couleurs diverses selon la nature de leurs produits, placés sur des pentes qui permettent d'en saisir toutes les nuances, ressemblent à une vaste mosaïque. Ce qui domine sont les vignes, car c'est de là que proviennent ces vins célèbres dits de *Côte-Rôtie*.

Nous voyons des bâtiments à vapeur se diriger comme nous vers Lyon, mais ils remontent le fleuve; ils ont l'eau contre eux et nous n'avons que l'air. Nous les dépassons bientôt.

La campagne est toujours admirable. Dans la vallée, les arbres fruitiers alignés dans les champs de blé les font ressembler à de grands vergers. Les villages se succèdent, et l'on quitte un beau site pour en retrouver un plus beau. Nous approchons de Valence.

La dame qu'accompagne l'officier est une femme d'esprit; quand elle se mêle à notre conversation scientifique, ce n'est jamais pour une remarque oiseuse ou puérole. En semblable compagnie, la route n'est pas longue.

Les environs de Valence offrent des points de vue non moins beaux que ceux que nous venons de quitter.

En culture et en perfectionnement agricole, la France a sans doute beaucoup à gagner, même dans ses parties où le sol semble être le mieux exploité; néanmoins, il faut convenir qu'elle est en bonne voie et qu'en aucun temps, sauf peut-être pendant la période gallo-romaine, elle n'a donné plus de signes de prospérité.

Cette prospérité ne date que de nos jours: douze siècles d'ignorance et de barbarie ont pesé sur elle, et

pourtant, à diverses époques de cette longue enfance, elle s'est crue aussi à l'apogée de la gloire et de l'industrie. Elle a même considéré son gouvernement comme le meilleur de tous, et plus d'une fois elle s'en est montrée fière. Nous nous en étonnons aujourd'hui. Il se peut qu'à leur tour nos descendants ne voient qu'orgueil et suffisance dans l'opinion que nous avons de nous, et qu'en science et en industrie ils nous regardent aussi comme des enfants.

Ils auront, sur ce point, à la fois tort et raison. En éloquence et en poésie, ils ne vaudront pas mieux que nos pères : ils vaudront moins peut-être. L'éloquence et la poésie ont des bornes ici-bas, parce que l'expression ou la langue en a. Les arts d'imitation, la sculpture, la peinture, l'architecture, en ont aussi, parce que la forme n'y est pas non plus infinie ou inépuisable dans ses applications. Mais ce que nous empruntons à l'ensemble de l'univers, à la lumière, à l'eau, à l'air, à la chaleur, à l'essence féconde qui fertilise la terre, à la force motrice, à la vapeur, à l'électricité, à la nature enfin ou à la puissance du Créateur, non, cela n'a pas plus de bornes que cette puissance elle-même, et ici l'homme, dans la combinaison de ces éléments et dans la science de leur application, peut progresser sans cesse.

L'attention que donnait la dame à ma conversation avec le capitaine, et ses observations judicieuses mêlées à quelques signes d'approbation, m'entraînaient plus loin qu'on ne le fait d'ordinaire dans une causerie de voyage, et il n'eût tenu qu'à eux de me prendre pour un bavard. Enfin, je ne sais où je me serais arrêté, si trois officiers d'artillerie n'étaient pas venus s'asseoir à côté de nous. Ce surcroît d'auditoire fit cesser l'entretien.

Il est quatre heures. Le Rhône, que nous perdons rarement de vue, serpente ici plus que jamais. Une

vallée formant demi-cercle est devant nous, avec un bourg adossé contre les montagnes. J'aperçois une colonne, des maisons de campagne, des jardins, des vergers.

Nous approchons de Vienne. Le capitaine me fait remarquer une construction ancienne qu'on appelle le Tombeau de Ponce-Pilate. Exilé dans les Gaules, on prétend qu'il y a été enterré. Ponce-Pilate a presque autant de tombeaux que Trajan et qu'Attila; j'en connais trois ou quatre pour ma part. On ne lui en devait pas moins, car il a laissé bien des héritiers ou, si vous voulez, des imitateurs. La faiblesse et la peur ont fait plus de mauvais juges que l'or et l'ambition.

A cinq heures, nous entrons à Lyon, dont j'ai admiré les riches et brillants alentours. Je dis adieu à l'officier d'état-major et à sa belle compagnie. Nous avons fait la route en huit heures; naguère il en fallait soixante.

Je quitte le train de Marseille pour aller prendre celui de Paris. Les deux administrations devraient bien s'entendre pour établir des communications un peu plus rapides: je parle pour ceux qui sont pressés. Je ne l'étais pas, heureusement. Nous mettons une grande heure pour traverser la ville en omnibus. Notre convoi se compose de six voitures qui ont ordre de marcher au pas et de conserve; quand une s'arrête, toutes s'arrêtent, ce qui arrive chaque cinq minutes; mes compagnons en sont comme fous d'impatience. Quant à moi, cela me donne le temps de voir. Le soleil est prêt à se coucher et laisse tomber sur Lyon ses derniers rayons; ils contribuent à embellir ses monuments, sa double rivière, ses doubles quais qui l'emportent sur ceux de Pise et de Florence. Le Rhône et la Saône valent bien l'Arno, mais Florence a son dôme, sa galerie et ses palais.

Je salue en passant la cathédrale; un peu plus loin, nous laissons à gauche une longue colonnade devant

laquelle se déploie un régiment qu'on passe en revue et qui nous fait barricade. Les montagnes éclairées qui forment le fond du tableau, en encadrant la ville, complètent cet ensemble magnifique. Vingt fois j'étais venu à Lyon sans m'apercevoir que c'était une belle cité. Ce n'est qu'en voyant l'étranger qu'on apprend à apprécier son pays.

Je dîne à une table d'hôte qui est censée attendre les voyageurs, mais que, selon l'usage, on a bien soin de ne servir qu'un quart-d'heure avant le moment du départ. Encore si l'on pouvait bien employer ce quart-d'heure, mais l'entrepreneur du festin y a mis bon ordre : ce repas doit suffire à deux trains, à trois peut-être, il faut donc que l'on n'y mange pas trop, et même s'il se peut faire, qu'on n'y mange pas du tout. On commence par vous dire traîtreusement : *vous avez le temps, ne vous pressez pas*. Comme le moyen est usé et que, chez les voyageurs expérimentés, il amène un effet absolument contraire à celui qu'attend l'économe, on a renouvelé un ancien procédé, celui du dîner de Sancho : on vous montre les mets, avec invitation de n'y pas toucher. Allongez-vous la main pour découper ou saisir quelque bribe, un valet agile enlève le plat. — On va servir monsieur, vous dit-il. — Mais rien ne vient. A une seconde injonction : — Voilà, monsieur ! je suis à vous. — Mais rien encore. A la troisième, arrive enfin la portion, et quelle portion ! C'est là que, pour la première fois, j'ai vu diviser en deux un goujon et du pilon d'une cuisse de poulet faire deux parts : l'os à l'un, la chair à l'autre. Tel est le régime culinaire du chemin de fer de Lyon. Si c'est celui des administrateurs, ils n'engraissent guère.

Quoique ce train soit exclusivement des premières, l'affluence est telle que m'étant un peu trop longtemps

acharné, pressé que j'étais par la faim, contre ma crosse de poulet, j'eus grand'peine à trouver l'entrée d'un wagon; il fallut même l'intervention de l'employé pour qu'on avouât qu'on n'était pas complet.

En face de moi est un Anglais très-complaisant, très-poli même, et qui ne me mit pas son sac de nuit entre les jambes et son chapeau sur les genoux. Près de lui trônait un courrier venant d'Egypte et allant en Angleterre, parlant anglais, français, italien. C'était un diplomate des plus expansifs; nous sûmes bientôt tous les incidents de sa route. Il était débarqué le même jour que nous à Marseille et avait éprouvé la même bourrasque; il avait été fort malade ainsi qu'une personne qui lui était bien chère, disait-il, et qu'il avait été obligé de laisser en route; enfin il ne tarissait pas sur ses infortunes de cœur et d'estomac.

Vers dix heures du soir, étant descendu à la station pour me dégourdir les jambes, car, dans ces secondes qu'on avait érigées en premières, nous étions fort mal, je ne puis retrouver mon wagon, dont j'avais oublié de prendre le numéro. Le temps pressait, il fallait me placer n'importe où, mais la scène du départ se renouvelle, on ne veut pas d'un huitième, partout on me crie : *complet*. Enfin, j'entre d'autorité dans une voiture où il n'y avait que six personnes qui ne prétendent pas moins être huit. Une dame entre autres qui doit poser sur le tapis, pour me faire place, ses deux pieds qu'elle tenait sur les coussins, était furieuse et me jetait des regards féroces; elle s'apprêtait même à réclamer et à démontrer à l'employé qu'il devait me déposer sur la voie pour qu'elle pût s'étendre plus à l'aise, quand le sifflet du départ se fit entendre.

J'étais casé, mais je n'en étais pas plus tranquille; j'avais laissé dans le wagon que je venais de quitter,

en outre de mon surtout assez utile, car la nuit était fraîche, un petit sac contenant mes livres, mes cartes et mes notes.

A la première station, je me remis en quête, mais sans plus de succès : personne n'avait vu ni mon manteau ni mon sac. Forcé fut donc de revenir en face de ma dame boudeuse, dont les regards ne s'étaient adoucis que lorsqu'elle m'avait vu sortir. Comptant bien que je ne reviendrais plus, elle avait remis sur le coussin ses deux pieds qui, véritablement, méritaient d'être montrés, car ils étaient petits et bien chaussés. En reconnaissant à la porte ma face détestée, elle me regarda d'un œil qui signifiait : puisses-tu tomber dans les rails et y rester ! Aussi quand j'arrivai à ma place, faisant semblant de ne pas s'apercevoir de ma présence, elle ne retira pas ses pieds. Lorsqu'elle me vit disposé à m'asseoir, elle fit un petit mouvement comme pour me montrer qu'ils étaient là et me dire : — Osez donc y toucher. — J'osai mieux, je les pris, je les portai un peu à droite, et il me resta encore assez d'espace pour me placer sans les froisser. Durant mon opération stratégique, la dame avait eu l'air de dormir, mais elle ne dormait que d'un œil et me guettait de l'autre ; il me sembla qu'il n'était plus si méchant. C'était déjà quelque chose. Un instant après, elle me dit d'une voix toute câline : — Je crains bien, Monsieur, de vous gêner. — Lui ayant répondu tout aussi gracieusement que ses pieds tenaient une si petite place, qu'ils ne pouvaient prendre beaucoup sur la mienne, la paix fut faite, et elle le fut franchement. Quand, le jour venu, ayant retrouvé mon bagage et ma place, je pus lui annoncer qu'elle allait jouir du coussin sans partage, elle s'opposa à mon départ en me disant que si je la quittais elle croirait que ma rancune durait encore. Je me déterminai

donc à rester et j'envoyai chercher mon manteau et mon sac, regrettant peu, d'ailleurs, d'abandonner des compagnons qui avaient manqué à l'hospitalité, car c'était pour être moins serrés qu'ils avaient feint de ne pas me reconnaître lorsque, pendant la nuit, j'étais venu à la portière. Certain rire que je me rappelai me prouva que mon soupçon était fondé.

Ici, comme aux rebuffades de la dame, bien des gens se seraient fâchés; à une impertinence ils auraient répondu par une autre, et ils me demanderont pourquoi je ne l'ai pas fait? Je vais le leur dire: comme eux je suis très-sensible aux procédés, un manque d'égards m'exaspère. Cette disposition, dans ma petite jeunesse, m'a fait échanger plus d'un coup d'épée: c'était la mode alors. Mais l'âge et l'expérience m'ont donné la preuve que la moitié des embarras et des chagrins de la vie venaient de cette susceptibilité, et depuis, quoique je n'ai jamais pu m'en guérir radicalement, je suis devenu assez maître de moi pour ne plus y céder d'office et en ajourner les effets à plus ample informé. Aujourd'hui je ne me fâche guère qu'à froid, c'est-à-dire après avoir discuté la chose avec moi-même et posé la question d'intention. Il résulte de ceci que je ne me fâche à peu près jamais, parce que tel fait ou tel mot qui m'a tout d'abord semblé une énormité, ne me paraît plus tel le lendemain; et le surlendemain, me le paraît moins encore.

Voilà donc une querelle, un procès ou une bouderie définitivement ajourné. Or, deux personnes au moins y gagnent: le boudeur et le boudé. Si j'avais dit des injures aux gens qui avaient pris ma place, ils me les auraient rendues. Si je m'étais formalisé des procédés de la dame, elle et moi aurions achevé désagréablement le voyage, et elle aurait conservé de ma personne, comme

moi de la sienne, une très-fâcheuse opinion. Au lieu de cela, nous nous quittâmes bons amis. Elle me demanda mon nom, me donna son adresse, et nous nous promîmes de nous revoir. Je la revis, en effet: c'était une de nos célébrités artistiques.

Quand nous approchions de Paris, je voulus visiter les menus bagages qu'on m'avait rapportés. Je trouvai intacts mon sac, mes livres, mes notes; quant à mon surtout, on l'avait changé. Fatigué de plus d'une traversée, éprouvé par le soleil et l'eau de mer, il avait véritablement gagné ses invalides, tandis que celui qu'on m'avait remis, frais et lustré, était probablement à sa première sortie. Les poches non plus n'étaient pas vides, et dans l'une d'elles était un brillant porte-feuilles fermé à clef. J'en conclus que j'avais la dépouille d'un commis voyageur à son début ou d'un négociant en tournée de recouvrements. Je me mis à la place du malheureux propriétaire qui, dans ce moment, devait être cruellement tourmenté. Où le retrouver, s'il avait quitté le train?

Au premier arrêt, j'appelai le conducteur en lui disant de s'informer si un voyageur n'avait pas perdu un surtout et un porte-feuilles. Bientôt après il revint avec mon homme qui, lui-même, avait donné ce vêtement à l'employé quand on était venu réclamer le mien, et qui, profondément endormi, n'apprit l'échange que lorsque le conducteur le réveilla: de façon qu'il rentra en possession de son bien avant d'avoir eu l'inquiétude de la perte.

Je ne m'étais pas trompé sur sa profession, c'était bien un voyageur de commerce: il me le dit en me remerciant.

Quand nous arrivâmes à Paris, il était six heures du matin. Je fus effrayé de la multitude que je vis sortir de notre convoi et de deux ou trois autres qui arri-

vèrent coup sur coup. La gare entière était envahie et je compris que la délivrance des bagages ne serait pas chose facile. En effet, quand ils furent réunis, la masse en était réellement effrayante. Néanmoins, l'expédition fut plus rapide que je ne pensais, les malles seules furent ouvertes; les valises et les sacs, assimilés aux poches, ne furent que palpés. Un commissionnaire alerte m'ayant trouvé une voiture, je me croyais hors de passe, car j'avais d'avance fait retenir un logement rue du Mail, à l'hôtel de Bruxelles; mais, arrivé là, j'appris qu'on n'y avait pas reçu ma lettre et dès-lors qu'il n'y avait pas d'appartement pour moi. Il fallut chercher ailleurs. Je fus successivement dans neuf hôtels, sans trouver même un cabinet. J'étais au moment d'aller demander asile à la banlieue, quand le hasard me conduisit à l'hôtel des Sept-Frères, rue de Grenelle-Saint-Honoré, au moment où un voyageur en partait, et l'on me donna sa chambre. Lorsque je pus enfin dire : je suis logé, il y avait trois heures que je courais en maudissant l'Ancien et le Nouveau-Monde qui, attirés par l'exposition, s'étaient donné rendez-vous à Paris et qui n'en voulaient plus sortir.

C'était aussi l'exposition qui m'y retenait, je désirais la revoir. Sans ce motif, je serais parti à l'instant : il pleuvait à verse; depuis deux mois je n'avais reçu d'eau que celle de la mer, j'avais perdu l'habitude des gouttières et des ruisseaux, et pour comble de contrariété les voitures étaient devenues aussi rares que les logements. Les fiacres étaient inabordables; les omnibus vous renvoyaient au troisième ou quatrième départ sans même vous assurer une place; les remises se faisaient retenir deux jours d'avance. Cependant, un domestique que j'avais envoyé aux enquêtes m'en découvrit un disponible, mais seulement dans trois heures.

La spéculation, ordinairement si perspicace, a pourtant laissé perdre une belle occasion de gagner pendant l'exposition. Ce coup de commerce eût consisté à réunir toutes les bêtes réformées et tous les sapins hors d'âge, quels qu'en fussent la forme et le nom : coucou, cabas, pot-de-chambre, berlingot, litière, coupé, diligence, etc., qu'on eût pu trouver à trente lieues à la ronde, et de les diriger vers la capitale. Pour peu que les dites bêtes et machines eussent su y arriver, l'heureux entrepreneur aurait gagné des millions. Mais on ne s'avise jamais de tout.

Pour prendre patience en attendant la voiture, je me mis à écrire quelques lettres ; puis, j'allai déjeuner à la table d'hôte, dont la maîtresse de la maison et sa fille, charmante personne de seize ans, font parfaitement les honneurs, ce qui ne gâte rien dans un repas.

Il y avait là une très-honorable compagnie, composée presque exclusivement de riches exposants et de leur famille. Paris n'était plus qu'un vaste bazar et une grande lice où l'on se disputait la palme. On ne parlait qu'industrie et médailles : les mères et les filles mêmes paraissaient aussi ardentes à en voir décorer leur nom que le chef de la maison. C'était un combat tout national, on ne voulait pas être battu par l'étranger ; aussi un digne Autrichien qui mettait sa patrie au premier rang industriel (il aurait approché davantage de la vérité en la mettant au dernier), avait-il fort à faire pour se défendre.

Enfin, la voiture parut ; je pus y offrir trois places à une de ces familles d'exposants qui, moins favorisée que moi, n'en avait pu avoir. J'arrivai au moment où la foule n'était pas encore trop compacte, je pus donc circuler assez à l'aise. Je fus frappé, comme la première fois, de la richesse et de la variété des produits exposés.